

les nécessités politiques peuvent bien parfois jeter un voile, mais qui, pour de bonnes et de mauvaises raisons, doit être héréditaire dans la maison de Hapsbourg. Quoi qu'il en soit, le prince n'aime pas notre langue, et il félicite l'empereur François-Joseph de l'avoir autant que possible proscrite de sa cour; il n'aime pas nos modes, et il félicite les Espagnols de ne pas les avoir adoptées; mais ce qu'il déteste surtout, ce sont nos idées et notre esprit. »

Bien des questions eussent pu être résolues par le maréchal, d'une façon plus conciliante dans des conversations intimes que par correspondance; mais Maximilien lui avait souvent recommandé de ne venir que rarement au palais de Mexico, où les visites du général en chef français pouvaient, prétendait l'Empereur, être interprétées défavorablement par les Mexicains. Lorsqu'il résidait au palais retiré de Chapultepec, il lui exprimait le désir contraire. Cette même règle de conduite se retrouve dans les derniers écrits de Maximilien à son ministre de la guerre, datés de la ville de Queretaro : il y a exprimé toute son impatience du joug français et sa joie du départ de l'intervention, à laquelle pourtant il devait son trône. Cette attitude, prise dès le début de son règne, manquait de logique.

XVI

Maximilien fit son entrée dans la ville d'Orizaba, pleine d'enthousiasme, à travers une haie d'infanterie française et de gardes nationaux échelonnés dans les rues, au bruit des pétards et des carillons sonnans à toutes volées. Il se retira aussitôt dans la maison de l'opulente famille Bringas. Le salon de Bringas, le plus grand contrebandier du Mexique, était le rendez-vous connu de tous les ennemis de l'Intervention, et, tout récemment, plusieurs conciliabules secrets s'y étaient tenus, lors du passage et sous la présidence du général Uruga, descendant s'embarquer au port de la Vera-Cruz. Pendant son court séjour d'une semaine à Orizaba, le jeune empereur ne se montra en public que pour se rendre à l'établissement de bains. Dès qu'il eut reçu le courrier d'Europe qui lui apportait des nouvelles navrantes de la santé de l'impératrice, il se retira dans l'*hacienda la Jalapilla*, voisine de la ville et perdue à travers les caféiers et les cannes à sucre. Il hésitait encore à abdiquer; le père Fischer, profitant de son influence sur le jeune empereur, sous prétexte que son

corps et son esprit avaient besoin d'un grand repos, l'entraîna dans cette solitude. Les intrigues du parti réactionnaire, qui sentait bien que la ruine du clergé et son dépouillement définitif allaient suivre la chute de la monarchie, déguisaient aux yeux du souverain l'importance et la rapidité des succès des libéraux. Les visites des agents cléricaux, qui travaillaient dans le but de retenir Maximilien sur le sol du Mexique et sous leur seul drapeau, avaient besoin de l'ombre et du mystère; aussi se succédèrent-elles sans interruption dans cette *hacienda*.

Cependant, une partie des bagages de la couronne était déjà embarquée sur la frégate autrichienne le *Dandolo*, mouillée dans le port de la Vera-Cruz, et l'entourage allemand du prince, tout en regrettant amèrement de voir s'écrouler le trône auquel était attachée sa propre fortune, reconnaissait lui-même que la partie était perdue. En effet, la nouvelle d'un grave désastre, subi le 18 octobre par les troupes autrichiennes, venait de fondre sur Orizaba. Une colonne, forte de quinze cents hommes environ, qui venait porter secours au général mexicain Oronoz et aux *cazadores* bloqués par Porfirio Diaz dans la ville de Oajaca, avait été attaquée par les bandes juaristes sur les collines de la *Carbonera* et mise en complète déroute, après avoir subi de grosses pertes tant en hommes qu'en matériel de guerre. La situation intérieure s'annonçait d'autant plus mauvaise que le moment approchait d'appliquer la convention du 30 juillet et de remettre aux commissaires français la moitié des recettes journalières du port de la Vera-Cruz. Toutes les ressources s'évanouissaient à la fois. Cependant, le maréchal était obligé de mettre le doigt sur cette plaie sensible.

Mexico, 25 octobre 1866.

Sire,

Le moment approche d'appliquer la convention sur les douanes, qui a été établie entre le gouvernement de Votre Majesté et celui de la France. M. Dano n'ayant encore reçu aucune réponse à la notification qu'il a faite à ce sujet, m'a informé que son intention était de m'en référer pour la mise à exécution.

J'ai l'honneur d'en rendre compte à Votre Majesté et de la supplier de vouloir bien donner ses ordres pour l'exécution de ladite convention.

Votre Majesté connaît certainement le désastre survenu à la colonne qui se portait au secours de Oajaca; j'aurai l'honneur de lui en faire connaître les détails aussitôt que les documents officiels me seront parvenus.

Le général Douay est en ce moment au-delà de Matehuala, poursuivant un parti assez considérable de cavalerie.

C'est avec le plus profond respect, Sire, etc.

BAZAINE.

Quelques jours après, la ville de Oajaca elle-même, dont toute la garnison était contrainte de mettre bas les armes, malgré la défense héroïque du chef des *cazadores*, le brave commandant Testard, tué pendant l'action, capitulait et ouvrait ses portes au vainqueur Porfirio Diaz. Ce double fait d'armes des troupes libérales eut un grand retentissement dans tout le Mexique. En Terres-Chaudes, les chefs des guérillas s'enhardissant recommencèrent des démonstrations menaçantes, et se groupèrent dans les environs de Médellin, de Tehuacan et de Pérote. A cette heure critique, Maximilien, circonvenu par le clergé, n'osait pas encore prendre un parti décisif, telles étaient la versatilité de son caractère et la gran-

deur de ses regrets. Il lui en coûtait de renoncer à cette couronne qu'il avait rêvée depuis l'enfance. On est frappé de cette ambition précoce dont s'inspiraient les « souvenirs de voyage » qu'il écrivait après qu'il eut contemplé sous le dôme de Grenade les insignes royaux de Ferdinand le Catholique.

« Je touchai, disait Maximilien, le cercle d'or et l'épée, autrefois si puissante, avec un sentiment mêlé d'orgueil, de convoitise et de mélancolie. Quel beau, quel brillant rêve pour le neveu de Hapsbourg d'Espagne, de brandir l'épée de Ferdinand pour conquérir la couronne! »

Ces quelques lignes expliquent bien les douloureuses incertitudes, les dernières angoisses auxquelles l'ambition de Maximilien était en proie dans l'*hacienda* de la *Jalapilla*.

Voici une lettre du 31 octobre, écrite sous l'impression du désastre subi par les Autrichiens, dont la valeur a été si malheureuse, et où il oublie généreusement ses griefs contre les Belges. Elle atteste assez qu'au moment solennel d'une abdication arrêtée dans son esprit, il veut tenter encore une dernière chance avant de laisser tomber un sceptre qui coûte déjà si cher à son cœur et à son orgueil.

Mon cher maréchal,

Dans les circonstances difficiles dans lesquelles je me trouve, et qui, *si les négociations que je viens d'entamer n'aboutissent pas à un heureux résultat*, me forceront de rendre le pouvoir que la nation m'a confié, il me tient avant tout à cœur de fixer le sort des corps volontaires autrichien et belge, et de leur garantir l'accomplissement entier des conditions contractées avec ces corps.

Pour arriver à ce but, je vous envoie mon aide de camp, le colonel de Kodolich, auquel je viens de remettre le commandement du corps des volontaires autrichiens, et que je munis des pleins pouvoirs nécessaires pour régler cette question, qui m'intéresse plus que toute autre.

Cet officier jouit de mon entière confiance, et en mettant entre vos mains, entre celles de la France, si sensibles pour tout dévouement, le sort de ces corps si braves et si dévoués, j'attends avec une entière sécurité le dénouement satisfaisant de cet arrangement.

Recevez, mon cher maréchal, l'assurance des sentiments de sincère amitié, avec lesquels je suis,

Votre très affectueux,

MAXIMILIEN.

Orizaba, 31 octobre 1866.

A l'heure où il faisait partir le colonel de Kodolich pour le quartier général de Mexico, Maximilien connaissait exactement le but de la mission du général Castelnau. L'envoyé de Napoléon III venait s'enquérir de ses propres yeux, en interrogeant les faits et l'opinion publique, si la monarchie était capable de se maintenir seule. Dans l'alternative contraire, que les Tuileries savaient certaine par avance, il devait provoquer l'abdication immédiate de l'empereur, et, en cas de refus du jeune souverain de rentrer en Europe, il avait l'ordre de le prévenir du rappel de tout le corps expéditionnaire en bloc et à bref délai. Ces instructions de son allié Napoléon III, dont Maximilien ignorait encore le dernier mot, n'étaient pas faites pour l'encourager à se rejeter seul dans la mêlée; il ne conservait plus d'ailleurs de grandes illusions sur la puissance des ressorts de l'élément mexicain. Son es-

prit flottait, partagé d'un côté entre l'humiliation d'un retour en Autriche après un éclatant échec qui compromettait son avenir politique, de l'autre entre la crainte bien fondée de poursuivre une œuvre impossible et le légitime désir de revoir une compagne, victime de son dévouement à sa mauvaise fortune.

C'est ici qu'intervient une péripétie douloureuse, ignorée, qui a eu tant d'influence sur les destinées du malheureux prince, qu'elle a conduit au fossé de Queretaro. Maximilien avait échoué dans ses négociations avec les chefs libéraux et les États-Unis auprès de qui, aveuglément encore, il avait essayé une seconde tentative. La santé de l'impératrice Charlotte, qu'on croyait presque perdue, le rappelait plus que jamais au château de Miramar. Déjà il s'appêtait à faire voile pour l'Europe, sans esprit de retour, lorsqu'une lettre de M. Eloin, le conseiller belge, datée de Bruxelles, lui parvint, mais non sans avoir été soumise, à son passage aux États-Unis, au cabinet noir de Washington.

Sire,

L'article du *Moniteur* français désavouant l'entrée aux ministères de la guerre et des finances des généraux français Osmont et Friant, prouve que désormais, et sans pudeur, le masque est jeté. La mission du général Castelnau, aide de camp et homme de confiance de l'Empereur, bien que secrète, ne peut avoir d'autre but, selon moi, que de chercher à provoquer au plus tôt une solution. Pour chercher à expliquer sa conduite, que l'histoire jugera, le gouvernement français voudrait qu'une abdication précédât le retour de l'armée, et qu'ainsi il lui fût possible de procéder *seul* à réorganiser un nouvel état de choses capable d'assurer ses intérêts et ceux de ses nationaux. J'ai l'intime con-

viction que Votre Majesté ne voudra pas donner cette satisfaction à une politique qui doit répondre tôt ou tard.... de ses actes et des conséquences fatales qui en seront la suite.

Le discours de M. Seward, le toast à Romero, l'attitude du président, résultat de.... du cabinet français, sont des faits graves destinés à accroître les difficultés et à décourager les plus braves. Cependant, j'ai l'intime conviction que l'abandon de la partie avant le retour de l'armée française serait interprété comme un acte de faiblesse, et l'empereur tenant son mandat d'un vote populaire, c'est au peuple mexicain, *dégagé de la pression d'une intervention étrangère*, qu'il doit faire un nouvel appel, et c'est à lui qu'il faut demander l'appui matériel et financier indispensable pour subsister et grandir.

Si cet appel n'est pas entendu, alors Votre Majesté ayant accompli sa noble mission jusqu'à la fin, reviendra en Europe avec tout le prestige qui l'accompagnait au départ, et *au milieu des événements importants qui ne manqueront de surgir, Elle pourra jouer le rôle qui lui appartient à tous égards.*

Parti de Miramar le 4 de ce mois avec la résolution de m'embarquer à Saint-Nazaire, après avoir pris les ordres de Sa Majesté l'impératrice, j'ai été entraîné à ajourner de nouveau mon départ. Il fallait cette haute influence pour changer une détermination que mon dévouement me conseillait comme l'accomplissement d'un devoir.

J'ai été vivement désappointé en apprenant que mes nombreuses dépêches de juin et de juillet ne sont pas parvenues à Votre Majesté en temps opportun. Mises sous le couvert de Bombelles et accompagnées de longues lettres écrites à cet ami dévoué, pour être communiquées à Votre Majesté, j'étais loin de prévoir son départ de Mexico. Elles ont perdu aujourd'hui tout l'intérêt qu'elles empruntaient aux événements si imprévus qui se succédaient si rapidement alors. Je regrette surtout ce



fâcheux incident, s'il a pu un instant éveiller dans l'esprit de Votre Majesté des doutes sur mon incessant désir de remplir fidèlement mon devoir.

En traversant l'Autriche, j'ai pu constater le mécontentement général qui y règne. Rien ne se fait encore. L'empereur est *découragé*; le peuple s'impatiente et demande publiquement son abdication. Les sympathies pour Votre Majesté se communiquent ostensiblement à tout le territoire de l'Empire. En Vénétie, tout un parti veut acclamer son ancien gouverneur; mais quand un gouvernement dispose des élections sous le régime du suffrage universel, il est facile de prévoir le résultat.

D'après les derniers ordres de Votre Majesté, j'expédie par ce courrier un télégramme chiffré à Roccas, pour avertir Votre Majesté de l'arrivée du général Castelnau et du désaveu donné à Osmont et Friant.

J'ai appris par G\*\*\* que l'attitude douteuse prise à Paris par 2,146 devenait chaque jour plus publique. Depuis quelque temps il comble d'égards et d'argent le jeune Salvador (Hurbide), qui, lui-même, ne comprend rien à ce changement. Je crois nécessaire de reprendre le jeune homme près de moi en attendant la fin de ses vacances. L'état de santé de l'Empereur préoccupe vivement l'Europe entière. . . . .

ELOIN.

Bruxelles, le 17 septembre 1866.

Est-il croyable qu'un conseiller du trône eût osé tenir un pareil langage, s'il n'y eût été autorisé par les secrètes aspirations et les confidences de son souverain? Ainsi donc, Maximilien rêvait de nouvelles aventures, et son regard ambitieux s'était déjà détaché de la couronne du Mexique pour

se reporter sur celles de l'Autriche et de la Vénétie, erdevnue province italienne; à moins qu'à l'image de Charles-Quint, son aïeul, qu'il appelait l'empereur poète et qu'il prétendait imiter, il n'eût entrevu dans l'avenir les deux sceptres confondus dans sa main. \* A chaque pas qu'on fait à travers les dédales de cette lamentable histoire, issue d'une double politique, on vient se heurter aux intrigues et à la conspiration.

En présence de ces sourdes menées que Sadowa avait ravivées, il ne faut plus s'étonner si la cour d'Autriche prenait ombrage, même du titre porté par le frère de François-Joseph, et adressait au baron de Lago, son ambassadeur à Mexico, une dépêche qui interdisait à l'archiduc le sol autrichien, s'il voulait rentrer en Europe avec son titre d'empereur. De plus, une lettre de l'impératrice-mère, qui ressentait pour son fils cadet une prédilection marquée (l'attitude de François-Joseph étant très réservée à son égard), encourageait Maximilien à *s'enterrer sous les murs de Mexico, plutôt que de se laisser diminuer par la politique française.*

Après avoir médité la lettre de M. Eloin, Maximilien, oubliant les périls pour n'écouter que la voix d'une folle ambition, ressaisissait les rênes du pouvoir, et résolu à se livrer au parti clérical qui lui promettait trésor et armée, préparait un appel au peuple mexicain.

\* Il avait été même question un instant de restaurer la couronne polonaise pour Maximilien. Lors de la dernière insurrection, qui désola ce malheureux pays, on avait même vu M. Pouilly-Mensdorff, vice-roi de Galicie, remercier publiquement, du balcon de son palais de Cracovie, la populace assemblée sous ses fenêtres et criant : « Vive Maximilien, roi de Pologne. » L'Autriche n'était pas étrangère à cette manifestation.